

Henri Béhar

André Breton et le grand fait divers

Sous ce titre grandiloquent, on aura reconnu un propos de Mallarmé en ses *Divagations*, ce poète auquel le jeune Breton entend ressembler. Comme lui, il prêterait toute sa vie une attention extrême à ce qui pourrait bien être une esthétique de la vie. Aussi, dès ses débuts littéraires, à un moment où il s'éprouve déprimé et pense trouver un certain tonus dans l'activité dada, déclare-t-il préférer le moindre fait divers à « toute la critique d'art » (*Les Pas perdus*), tout en observant qu'en dépit du bourrage de crâne auquel s'est livrée la presse durant la guerre, ses amis et lui ont bien su résister aux communiqués triomphalistes des généraux. En d'autres termes, « Plutôt la vie » dira-t-il, avec ses longues attentes et ses contradictions, ses prémonitions aussi, plutôt la vie que la littérature, comme il le laisse entendre dans un long poème éponyme de la même période.

À la même époque, pour emprunter une image familière qui lui convient totalement, le sirop des rues était son unique aliment. Il le rappelle dans *La Confession dédaigneuse* : « La rue avec ses inquiétudes et ses regards, était mon véritable élément : j'y prenais comme nulle part ailleurs le vent de l'éventuel. » Comme s'il en attendait une révélation ou, plus simplement, un sursaut de l'existence. Dans une page de son carnet, par définition non destiné à la publication, il note que, le 17 décembre 1920, à onze heures du soir, sortant de la station de métro Notre-Dame-des-Champs, il a croisé une femme âgée dont le comportement indique la folie, puis un homme « de mise ordinaire », qui regardait obstinément la plaque *Sortie* sur le quai du métro : « Il semble être descendu du dernier train, comme moi ». Breton s'inquiète : « Je rentre précipitamment chez moi. Je tremble. » Ce n'est pas le frisson de l'aile de l'imbécillité, mais déjà l'Esprit nouveau, tel que l'entendront les surréalistes, cette « inquiétante étrangeté » qu'il notera à plusieurs reprises par la suite. Par exemple, en compagnie de Derain et d'Aragon qui réagirent de la même manière à la rencontre d'une jeune femme d'une beauté peu commune, à Saint-Germain-des-Prés, et qu'ils voudront retrouver, en vain. Cet épisode est noté dans une page des *Pas perdus* sur laquelle Nadja s'arrête précisément, tant elle est empreinte d'énigme. L'héroïne du nouveau récit, resté « battant comme une porte », se montre déçue, impatiente, et même consternée de l'absence de résolution d'un tel événement, ou plutôt non-événement. Or ce « hasard

objectif », pour reprendre la terminologie hégélienne, se trouvera à l'œuvre, à nouveau, dans *Les Vases communicants* et dans *L'Amour fou*.

Le fait divers coule à flots de la bouche d'ombre ou, plus concrètement, de ceux qui se laissent endormir en faisant la chaîne des mains, durant ce que l'historiographie a, par la suite, nommé la période des sommeils. « Dans les conditions d'obscurité et de silence requises en pareil cas, Crevel ne tarde pas, en effet, à heurter de la tête le bois de la table et, presque aussitôt, se lance dans une longue improvisation parlée. Le sujet de cette improvisation, traité d'une manière décousue, est de l'ordre du fait divers », se souvient Breton dans un entretien radiophonique, en regrettant qu'il n'ait pas été enregistré sur le moment. Il est permis de se demander ce que les rêveurs éveillés attendaient d'une telle pratique, empruntée au spiritisme, s'ils devaient ne produire que des discours de cette nature ! Or, justement, elle les ramenait par ce biais au quotidien auquel ils pensaient échapper. Quand elle ne s'achevait pas sur des menaces, une tentative de meurtre et même une incitation à la pendaison collective ! On comprend que Breton n'ait jamais pu s'endormir, trop soucieux de la tenue des séances auxquelles il présidait.

Caractéristique de la phase triomphante du surréalisme, l'écriture automatique (qu'il ne faut pas confondre avec l'expérience précédente, mais qui en découle) est pleine de ces menus faits divers, traces mnésiques des événements de la journée. En témoignent *Les Champs magnétiques*, écrits en collaboration par Breton et Soupault. Ainsi, au hasard du coupe-papier entre les pages du livre : « Le veilleur de nuit fixe une lanterne jaune et rouge et se parle des heures à haute voix, mais sa prudence ne produit pas toujours l'effet espéré. » Chose vue, suivie d'un bref commentaire intérieur, comme pour soi-même. Qu'importe que, grâce au manuscrit, on puisse dire duquel des deux collaborateurs elle émane. Le fait est qu'elle figure dans le livre, assumée par les auteurs. Plus loin, c'est un agent de police du VI^e arrondissement qui voit un homme sortir d'un café en courant, laisse tomber un carnet de sa poche... On songe à cette anecdote mettant en scène un certain M. Delouit, incapable de retenir son nom, passant par la fenêtre et redemandant le numéro de sa chambre à l'hôtelier. Histoire brève que l'auteur n'a pu se retenir de conter à la personne réelle nommée X, aux dernières pages de *Nadja*, et qui a fait couler des flots d'encre philosophique sur la nature de la personnalité, la mémoire et puis l'oubli...

De même que, dans *Les Vases communicants*, il attribue son goût pour le roman noir aux histoires terrifiantes qu'un instituteur lisait, à la fin des cours, à ses élèves de six ans, on peut supposer que ce goût manifesté pour les faits divers lui vient de la lecture du quotidien que recevait son père et des commentaires qui en découlaient. On en trouve une trace irréfutable avec l'affaire Henriot, qui apparaît en arrière plan au chapitre VI de *L'Amour fou*. Certes, les deux amants ont subi, d'une manière incompréhensible et totalement irrationnelle, les effets

délétères d'un lieu précis. Certes, ils ont traversé une crise au moment même où ils se trouvaient sur la lande, près d'une maison inhabitée, insolite en ce lieu, dont ils apprendront à leur retour qu'elle avait été le théâtre, deux ans auparavant, d'un crime affreux. C'est alors que Breton fournit au lecteur un résumé extrêmement bien informé de « l'affaire de la villa du Loch », comme la nommait la presse locale : « une jeune femme tuée, au moyen d'un fusil de chasse, dans cette maison que j'avais entrevue ; son mari Michel Henriot, fils du procureur général de Lorient, témoignant que le meurtre avait eu lieu en son absence et vraisemblablement devait être mis au compte de quelque chemineau, comme plusieurs autres crimes récents demeurés impunis. »

De fait, comme je l'ai montré dans *André Breton le grand indésirable* après avoir relu la presse locale de l'époque, le narrateur procède à une synthèse, dans l'ordre chronologique, des très nombreuses dépêches du *Nouveliste du Morbihan*, quotidien de Lorient, qu'il aurait pu lire à l'occasion de ses précédents séjours estivaux, tant après le crime du 8 mai 1934 que lors du procès, qui se tint aux Assises de Vannes l'année suivante, ou que ses parents avaient mis de côté. Puis il dresse un portrait psychologique de l'assassin et fournit un résumé des lettres de la victime à sa jeune sœur, publiées par le même journal¹.

J'entends bien que tout cela n'intervient qu'après la désastreuse promenade, mais le halo dont il a paré la maison, l'illusion de fausse reconnaissance (ou syndrome de Capgras) concernant le treillis métallique enfermant les renards argentés qu'élevait le fils du procureur, et que Breton ne pouvait voir du chemin, ces représentations mentales ne proviennent-elles pas d'informations antérieures, certes oubliées sur le moment, qui tapissaient sa mémoire et, en dépit de ses dénégations, ne demandaient qu'à resurgir sur les lieux mêmes ?

Parmi d'autres recueils factices de coupures de presse, un album en percaline noire, vraisemblablement constitué au cours de son voyage en Gaspésie, témoigne du goût que l'auteur d'*Arcane 17* manifestait pour le *scrapbook* ou *colimage*, selon le terme proposé par les québécois. Apparu à la vente de son atelier (et désormais conservé à la Bibliothèque Kandinsky au centre Pompidou), il contient des coupures, souvent illustrées, de journaux canadiens (*La Patrie*) et américains (*The New Yorker*), et bien d'autres documents commémorant son séjour new-yorkais, notamment le catalogue de l'exposition Miró à la Galerie Pierre Matisse en 1945, le carton d'invitation conçu par Marcel Duchamp pour l'exposition *Through the big end of this opera glass*, à laquelle participèrent Duchamp, Tanguy et Cornell. Outre des cartes postales de la route de Gaspé, du

1. Une anthologie des articles les plus significatifs vient d'en être republiée : « L'affaire Michel Henriot, 8 mai 1934-1^{er} juillet 1935 », *Les Cahiers du Faouëdic*, n° 16, Lorient, 2012.

Rocher Percé et des fous de Bassan, mentionnés dans *Arcane 17'*, on y peut lire un bon nombre d'articles relatifs aux agates, à un village fantôme du lac Saint-Jean, aux échos donnés par la presse américaine aux articles de Sartre lors de son premier séjour à New York, aux commentaires d'Aragon sur Gide, un hommage au jeune poète Diamant-Berger, mort lors du débarquement en Normandie, et surtout sur la reconstitution des partis en France à la Libération. Autant d'informations qui alimenteront ses réflexions et ses propos ultérieurs.



Double portrait de Germaine Berton (1923).

Breton s'intéressait donc aux faits divers. Plusieurs d'entre eux ont d'ailleurs suscité, à son initiative le plus souvent, des prises de position des surréalistes, agissant collectivement. Ceux-ci témoignent leur admiration pour Germaine Berton (noter la métathèse) qui, à leurs yeux, eut le courage d'abattre, le 22 janvier 1923, Marius Plateau, un Camelot du roi, secrétaire de la Ligue d'Action française (simple accident du travail, allait en déduire Aragon). Après son acquittement (le 24 décembre 1923), ils placent son portrait anthropométrique sur une pleine page du premier numéro de *La Révolution surréaliste*, entouré des photos de tous les surréalistes de l'heure, avec cette fusée de Baudelaire : « La

1. On trouve des coupures et des illustrations semblables dans le manuscrit de 48 pages offert à Elisa, désormais conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, publié en fac-similé par mes soins chez Biro en 2008.

femme est l'être qui projette la plus grande ombre ou la plus grande lumière dans nos rêves. »

À l'issue de son procès, Breton et ses amis lui avaient porté une corbeille de roses rouges avec ces mots : « À Germaine Berton, qui a fait ce que nous n'avons pas su faire¹. » Au moment où, désespérant à nouveau de la vraie vie, il envisageait de ne plus écrire, il confia à Roger Vitrac : « Pour moi, l'opinion de Germaine Berton est infiniment plus considérable que celle d'André Gide » (*Journal du Peuple*, avril 1923). Réponse aux interrogations angoissées sur le fait d'écrire, de publier, le fait divers se pare ici des couleurs de l'anarchie, idéal politique auquel Breton n'a jamais renoncé.



Léa et Christine Papin, avant et après.

Dix ans après l'affaire Berton, Breton prend fait et cause pour deux jeunes femmes, des domestiques meurtrières de leurs patronnes. Le fait divers, parfaitement résumé par Paul Éluard et Benjamin Péret, met d'emblée l'accent sur l'interprétation *sociale* que les surréalistes entendent lui donner (à la différence de celle qu'exposera le Dr Lacan dans sa thèse) : « Les sœurs Papin furent élevées au couvent du Mans. Puis leur mère les plaça dans une maison "bourgeoise" de cette ville. Six ans, elles endurent avec la plus parfaite soumission observations, exigences, injures. La crainte, la fatigue, l'humiliation, enfantaient lentement en elles la haine, cet alcool très doux qui console en secret car il promet à la violence de lui adjoindre, tôt ou tard, la force physique. / Le jour venu, Léa et Christine Papin rendirent sa monnaie au mal, une monnaie de fer rouge. Elles massacrèrent littéralement leurs patronnes, leur arrachant les yeux, leur écrasant la tête. Puis elles se lavèrent soigneusement et, délivrées,

1. Lettre de Simone à Denise du 24 décembre 1923, in: Simone Breton, *Lettres à Denise Levy 1919-1929 et autres textes 1924-1975*, Gallimard, 2005, p. 165.

indifférentes, se couchèrent. La foudre était tombée, le bois brûlé, le soleil définitivement éteint. Sorties tout armées d'un chant de Maldoror¹... »

Au cours d'un jeu collectif consistant à interpréter rapidement certains objets, Breton voit la magicienne Circé comme un personnage historique à travers une boule de cristal, dans un désert, avec « la plus belle pièce de lingerie de luxe dans l'armoire des demoiselles Papin et le pot d'étain du crime ». Il y reviendra à l'occasion de la sortie du film *Les Abysses* de Nico Papatakis, offrant, sur une page de *La Brèche* d'octobre 1963, un montage repris du numéro 5 de *La Révolution surréaliste*, auquel est confrontée la photographie des sœurs Bergé, lumineuses interprètes du film.

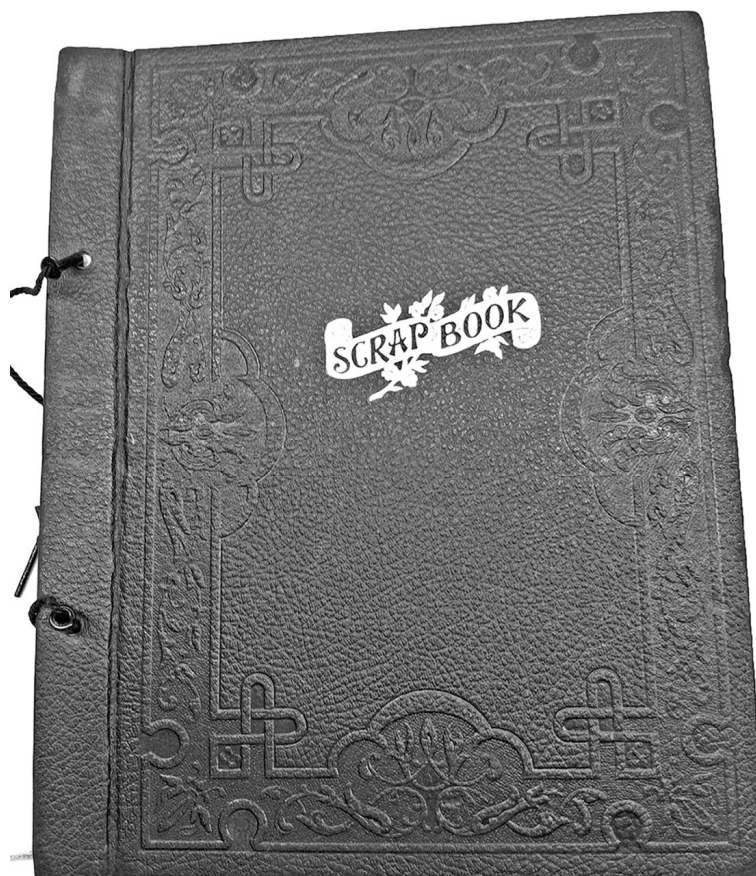
La même année 1933 voit encore les surréalistes prendre fait et cause en faveur d'une parricide de dix-huit ans : Violette Nozière². L'occasion est belle, pour eux, de régler son compte à une société fondée sur la sainte famille telle que Marx-Engels l'avait analysée. Surtout quand la jeune meurtrière accusée à son tour son père d'avoir abusé d'elle pendant six ans. Contrairement à l'opinion publique, ils sont convaincus de l'inceste et tiennent donc la jeune fille pour une victime. Ils éditent à Bruxelles une plaquette de poèmes et de dessins aux Éditions Nicolas Flamel, fondées pour la circonstance dans le but d'éviter les poursuites judiciaires (puisque l'instruction était en cours). Éluard y salue celle qui a défait « l'affreux nœud de serpents des liens du sang » et Breton y voit la figure mythique des générations futures : « Tu ne ressembles à personne de vivant ni de mort. »

Violette fut condamnée à mort, puis graciée et libérée pour « conduite exemplaire » après douze ans de travaux forcés. En 1953, Breton rappellera que les surréalistes, à l'énoncé du verdict, lui avaient envoyé une gerbe de roses rouges, comme ils avaient fait pour Germaine Berton, et il demandera sa réhabilitation : « Réhabilitez-la. Cachez-vous ! De mémoire d'homme, jamais affaire criminelle n'aura fait surgir à la cantonade plus belle collection de crapules que le procès Violette Nozières [sic], il y a vingt ans... À qui la palme, du père souilleur de sa fille [...], de l'amant de cœur Jean Dabin, camelot du roi-maquereau, du vicomte de Pinguet qui courut "donner" la jeune fille au sortir de son lit, des infâmes chroniqueurs judiciaires qui signaient Pierre Wolff ou Géo London les "papiers" que j'ai sous les yeux ou du mystérieux "protecteur" M. Émile. [...] »

1. *Le surréalisme au service de la révolution*, n° 5, 15 mai 1933, p. 27-28.

2. Telle est bien l'orthographe de ce nom. C'est par une erreur constante que les surréalistes ont ajouté un s dans le titre de leur brochure.

3. André Breton, *Médium-feuille* n°5, mars 1953.



Scrapbook de Breton. Couverture.

L'étrange forfait du serrurier Rousselet qui blessa son amie et assassina un inspecteur de police




Maurice Rousselet, qui comparait devant le jury pour avoir, le 7 mai dernier, blessé grièvement son amie, Mlle Tilly, et pour avoir tué l'inspecteur de police Lecoursnois chargé de l'arrêter, n'a vraiment rien du criminel-usé.

Imaginez un grand garçon de 30 ans avec une bonne figure pleine à laquelle une grosse moustache en arc de cercle achève de donner un air débonnaire.

Avant de venir jouer sa tête devant le jury, Maurice Rousselet n'avait jamais eu affaire à la justice. Il était le serrurier de la Maison de la Légion d'honneur, à Saint-Denis. Presque un fonctionnaire ! En tout cas, un excellent ouvrier, marié et qui adorait sa femme !

Une autre femme passa dans sa vie... et ce fut son malheur ! Elle s'appela Mlle Tilly, et était infirmière à cette même Maison de la

Rousselet, M^{lle} TILLY

Rousselet. — Tout s'est gâté lorsqu'elle a épousé mon allié. Alors je lui ai raconté d'importe quoi.

Un fait divers sans suite.

LES AGATES DE PERCÉ, matière d'une nouvelle industrie locale

LA PATRIE, Dimanche, 3 septembre 1944



Les agates de Percé, matière d'une nouvelle industrie locale. La géologie et la pêche de la mer à Percé. — La géologie et la pêche de la mer à Percé. — La géologie et la pêche de la mer à Percé. — La géologie et la pêche de la mer à Percé. — La géologie et la pêche de la mer à Percé.

(Texte et photos par EUGÈNE STUCKER)

Dans l'histoire des pays neufs on a souvent reconnu que c'est la géologie qui est la clé de leur colonisation. Ainsi, n'est-ce pas lui qui a permis la colonisation de l'Amérique plus près de nous, ne sont-ce pas les mines qui ont conduit beaucoup des navires vers le nord de l'Ontario ?

LA GÉOLOGIE ET LA PÊCHE À PERCÉ

Le géologue et la pêche à Percé. — La géologie et la pêche à Percé. — La géologie et la pêche à Percé. — La géologie et la pêche à Percé. — La géologie et la pêche à Percé.

Les agates de Percé.

DE GAULLE FOES PAID BY U. S., PARIS IS TOLD

By Wireless to THE NEW YORK TIMES.

PARIS, Jan. 24—In an article published in Figaro today, Jean-Paul Sartre, one of eight Parisian and provincial French journalists taken on a tour of the United States by the Office of War Information, explains antagonism to Gen. Charles de Gaulle in the United States by saying:

"Certain French journalists, at first de Gaullists but then bought by high finance or subsidized by the State Department, published a newspaper in French that did great damage to our cause."

U. S. did not name the newspaper.



Vue du Rocher Percé.

Extraits du Scrapbook de Breton.

Le rôle des USA selon Sartre.

Réponse à Sartre.

A propos d'un article de M. Sartre

Une dépêche du New-York Times, le 25 Janvier, resumant un article publié par M. Jean-Paul Sartre de New-York au "Figaro".

Sérieusement commenté par le correspondant parisien du "Times", cet article avait suscité de très vives réactions dans les milieux franco-américains.

On lira ci-dessous la lettre adressée à M. Sartre par Madame Genevieve Tabouas, ainsi que la lettre que notre directrice fit paraître au "New-York Times".

Signons par ailleurs que le correspondant du "New York Times" à Paris a reçu du directeur du "Figaro", le 29 Janvier, l'assurance que ce journal a toujours été et restera ami de l'Amérique. Personne ne pouvait douter de la bonne foi de notre grand confrère parisien dont la haute tenue fait l'admiration des Français et des Américains.

le 26 Janvier 1945

Cher Monsieur Sartre,

C'est avec une indifférence triste que j'ai lu, résumé par le New York Times, votre premier article, publié de New York au "Figaro".

Vous vous souvenez avec quelle joie nous vous avons accueilli, sans et tout vos confrères à votre arrivée à New York. Nous vous avons fait connaître aux Français le vrai visage de l'Amérique en guerre.

Je ne puis que vous remercier de votre honnêteté et de votre franchise. Vous êtes parvenu à nous faire connaître aux Français le vrai visage de l'Amérique en guerre.

Je vous prie d'agréer, Monsieur Sartre, l'assurance de ma haute estime et de mon profond respect.

Monsieur Jean-Paul Sartre, Directeur-général du "Figaro", Hôtel Waldorf-Astoria, Park Avenue, 41, 1814 Street, New York, N. Y.

January 27, 1945

To the Editor of the New York Times

Dear Sir:

I am very glad to have read your article in the New York Times of January 24, 1945, concerning the French press in Paris during the war. It is a very interesting and important article, and I am sure that it will do much to help the French people understand the true situation in France. I am sure that you have done a very good job of reporting the facts, and I am sure that your article will be very helpful to the American people.

Sincerely yours,

Genevieve Tabouas

À diverses occasions, les interventions publiques de Breton à partir de faits sanglants montrent qu'il en a suivi le déroulement avec attention, les interprétant dans le sens de la révolte, dont il avait fait un dogme pour le surréalisme. Au-delà des événements rapportés par la presse, il a toujours été sensible, pour son compte personnel, à ce que Georges Sebbag nomme des « durées automatiques », qui sont comme des télescopes des temps, des échappées inconscientes dans le futur. D'aucuns ouvriraient ici un nouveau chapitre de la psychologie ou, éventuellement, de la parapsychologie, qui traiterait des phénomènes de prémonition, de l'intuition, du pressentiment ou même de la magie quotidienne. Pour l'auteur de *Nadja*, ce sont des faits divers que l'Histoire s'est chargée, rétrospectivement, de transformer en avertissements individuels ou collectifs.

L'essentiel, dans le premier cas, est de pouvoir passer du particulier au général. Ainsi, dans une note¹ (souvent passée inaperçue) de sa préface au catalogue de la grande exposition surréaliste de 1947, il récapitule, pour les sceptiques, une série de phrases venues de l'inconscient, qui ne prirent sens qu'avec le temps :

1) « Les grands magasins de la Ménagère pourraient prendre feu... », écrivaient Breton et Soupault dans *S'il vous plaît*, publié par *Littérature* en septembre 1920. Un an après, cette phrase d'inspiration automatique trouvait sa résolution par l'incendie du même Bazar Bonne-Nouvelle, totalement détruit.

2) « Il y a des gens qui prétendent que la guerre leur a appris quelque chose ; ils sont tout de même moins avancés que moi, qui sais ce que me réserve l'année 1939 », écrivait Breton dans sa prémonitoire *Lettre aux voyantes*, parue dans *La Révolution surréaliste* du 15 octobre 1925. Annonce explicitée ainsi dans *Le Trésor des Jésuites*, fruit de la collaboration d'Aragon et Breton : « Que nous réserve 1940 ? 1939 a été désastreux... Faut-il regretter les chevaleresques combats des tranchées ou leur préférer les peu glorieuses exterminations immobiles d'aujourd'hui ? » (*Variétés*, juin 1929).

À ces anticipations de portée collective, auxquelles les événements donnaient, à la relecture, un sens extraordinairement précis, Breton ajoute, dans la même note, une référence au poème *Tournesol*, qui se révélait divinatoire à ses yeux par la rencontre de Jacqueline et l'annonce de découvertes scientifiques. Tout se passe comme si les scribes (ils étaient deux dans deux cas sur trois, et même si un seul tenait la plume, l'autre en acceptait la formulation) s'étaient contentés de porter à la connaissance du lecteur un fait à venir, qu'ils n'avaient aucun moyen de justifier lors de l'écriture.

À la réflexion, Breton proposera, par la suite, de classer des faits semblables dans la catégorie de la « Magie quotidienne ». C'est le titre d'un article qu'il offre au premier numéro de *La Tour Saint-Jacques* en 1955. Il y consigne un certain

1. André Breton, *La Clé des champs*, in *Œuvres complètes*, tome III, p. 742.

nombre de coïncidences survenues dans la même journée. L'une d'elles part de son désir de commenter un fait divers présentant un cas extrêmement rare de renoncement à soi de la part d'une mère : mise à l'épreuve par son amant, Denise Labbé avait tué sa propre fillette afin de prouver son amour total. « Dans l'état actuel de l'information, quelle nuit – quoi de plus égarant pour le jugement moral – que le cœur de cette jeune femme, convaincue du crime le plus atroce mais qui s'est laissé porter au plus grand sacrifice par amour ! » observe-t-il.

Le délai d'impression de la revue surréaliste à laquelle il avait promis cet article ne lui a pas permis de l'achever le jour prévu. Le lendemain, il reçoit d'une ancienne maîtresse une longue lettre suscitée par le même fait divers, lui demandant de faire connaître dans la presse sa propre position sur cet acte atroce. Breton n'a pas répondu à la demande, mais il a laissé, après le verdict, une page manuscrite, inédite et lisible (à grand peine) sur le site de la vente André Breton : « Devant un des plus grands égarements de l'esprit, en plein orage passionnel, ce ne serait pas trop de pouvoir invoquer les secours de Laclos, de Sade, de Stendhal, de Baudelaire, de Freud et encore n'est-ce pas cela qui donnerait le droit de réprimer.... Même pour les besoins de la défense, il me paraît tout à fait abusif que la responsabilité de Gide ait pu être alléguée, *Les Nourritures terrestres* ne sauraient sans ridicule, être tenues pour un ouvrage dépravant, et il va sans dire que le meurtre de la petite Cathie est l'antipode de l'acte gratuit. » On n'en saura pas plus.

Sans pousser le paradoxe, nous pouvons à notre tour ajouter Breton au nombre des écrivains qu'il invoque dans cette note. De même qu'ils sont souvent partis d'un fait divers pour bâtir une œuvre, de même il a accumulé des informations sur les grandes affaires du passé pour en tirer des réflexions morales (« La question morale me préoccupe », écrivait-il en 1920), philosophiques, et même poétiques. Ainsi, à peine démobilisé, compose-t-il un long poème, *Pleine marge*, où se lit un écho d'une enquête qu'il avait faite l'été précédent, durant ses vacances dans l'Ain :

Et vous messieurs Bonjour
 Qui en assez grande pompe avez bel et bien crucifié
 deux femmes je crois
 Vous dont un vieux paysan de Fareins-en-Dôle
 Chez lui entre les portraits de Marat et de la Mère Angélique
 Me disait qu'en disparaissant vous avez laissé à ceux qui sont venus et pourront
 venir
 Des provisions pour longtemps
 Salon-Martigues, septembre 1940.

Est-ce à ce moment qu'il s'est procuré l'*Étude historique et critique sur les farineistes ou farinistes* (Lyon, 1908), conservée dans sa bibliothèque, ou plus

tard, pour y vérifier ses intuitions ? Le fait est qu'il portait intérêt à ces convulsionnaires, extrémistes de la foi, même quand ils allaient jusqu'à crucifier publiquement des femmes et que la mémoire populaire de leurs actes devenait, en la circonstance, facteur d'optimisme !

Breton avait accumulé dans sa bibliothèque un certain nombre d'ouvrages rares, traitant d'affaires célèbres, tel ce *Recueil intéressant sur l'affaire de la mutilation du Crucifix d'Abbeville arrivée le 9 août 1765, et sur la mort du Chevalier de La Barre pour servir de supplément aux causes célèbres*, qui ne semble pas avoir donné lieu à un traitement spécifique de sa part. En revanche, les *Mémoires, révélations et poésies* de Pierre-François Lacenaire (Paris, 1836) figuraient déjà dans le projet de bibliothèque élaboré par Aragon et lui pour Jacques Doucet, avant de fournir matière à un chapitre de l'*Anthologie de l'humour noir*. Pour lui, Lacenaire était un théoricien du « droit au crime ».

Breton tenait Sade pour un moraliste, à l'égal de Vauvenargues, mais, dans le fragment précédent, il le citait aussi pour les actes que la justice lui reprochait, dont l'affaire Rose Keller, à laquelle Maurice Heine avait consacré une étude dans *Hippocrate. Annales de médecine légale, de criminologie et de police scientifique*, qu'il lui dédicaça. Ardent défenseur de la liberté de la presse, Breton n'hésita pas à apporter son témoignage en faveur de l'éditeur Jean-Jacques Pauvert, qui, audace extrême, avait l'outrecuidance de publier la totalité des écrits de Sade !

Pour finir cette revue de détail, on n'oubliera pas que Breton lui-même fut, bien involontairement, le sujet d'un fait divers dont la presse se fit l'écho au niveau national. Visitant une grotte préhistorique, doutant de l'historicité des dessins pariétaux, il eut le malheur de passer son doigt dessus et fut accusé par le député-proprétaire de dégradation de monuments. Les poursuites judiciaires qui s'ensuivirent l'inquiétèrent beaucoup, comme en témoignent ses lettres à sa fille Aube, récemment publiées.

Il n'y a pas de mauvaise littérature pour qui s'est délibérément mis en marge de la littérature. De même, il n'y a pas d'événements méprisables aux yeux de qui a fait profession de réfléchir sur la société de son temps. Le fait divers offre à qui sait le regarder sans préjugés un fragment brûlant d'éternité, donnant sur la tragédie ou la comédie, c'est tout comme, en tout cas porteuse d'humour noir. Chez Breton, le fait divers est un embrayeur, une porte ouvrant sur les profondeurs de l'être et même davantage, sur son devenir. Ce que la philosophie ne peut offrir, parce qu'elle se place sur Bételgeuse au lieu d'entrer de plain pied dans la vie, le fait divers nous le révèle d'emblée. Préoccupé de dégager un mythe collectif, et sachant fort bien qu'un tel mythe ne se décrète pas, Breton en a vu les linéaments, à maintes reprises, dans ces faits vrais qui, à juste titre, sidèrent le populaire.

